

L'HABIT DE CATINAT,

OU

LA JOURNÉE DE MARSAILLE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÉLÉE DE COUPLETS;

PAR MM. MERLE ET OURRI.

REPRÉSENTÉE SUR LE THÉÂTRE DES VARIÉTÉS,
LE 5 OCTOBRE 1814.



A PARIS,

Chez { C.-F. PATRIS, Imprimeur-Libraire, rue de la Colombe,
n° 4, en la Cité.
P. VILLIERS, Libraire-Imprimeur de S. A. S. Mgr. le duc
de Bourbon, pourtour du marché des Jacobins, n° 27;
Mme CAVAGNAC, boulevard Montmartre, n° 2;
Au Théâtre des Variétés, et chez tous les Marchands
de Nouveautés.

De l'Imprimerie de S. A. S. Mgr. le duc de Bourbon, rue de
la Colombe, n° 4.

1814.

PERSONNAGES.

FRANCŒUR, aubergiste.	MM. MM ^{es} .
MADAME FRANCŒUR, sa femme.	BOSQUIER-GAUDAUDAN.
FLORETTE, leur fille.	M ^{me} BAROYER.
EUGÈNE DE MONFORT, aide-de-camp de Catinat.	M ^{lle} PAULINE.
MANFRÉDI, ministre du duc de Savoie.	CAZOT.
BENETTO, garçon d'auberge.	FLEURY.
Soldats français.	VERNET.
Soldats piémontais.	



(La scène se passe dans un village du Piémont, le soir de la bataille de la Marsaille. Le théâtre représente une salle d'auberge; à gauche une cheminée, où il y a du feu.)

COUPLET D'ANNONCE.

AIR : *Il a donc fallu pour la gloire.*

Pour qu'ici Catinat paraisse,
Notre théâtre est bien petit;
Aussi, Messieurs, dans cette pièce,
Vous ne verrez que son habit.
De ce héros sauvez la gloire:
Prouvez, dans ce jour de combat,
Que l'habit seul de Catinat
Peut remporter une victoire!

/

L'HABIT DE CATINAT,

OU

LA JOURNÉE DE MARSAILLE.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORETTTE (*seule*).

MON PÈRE !... ma mère !... Benetto !... où sont-ils donc ? Mon dieu ! mon dieu ! me laisser là toute seule sans lumière dans cette cuisine , et un jour où les armées ne sont qu'à deux lieues d'ici ! ah ! quel tapage ça fait une bataille ! et comme c'est terrible même de loin !... (*un coup de canon.*) Encore un coup de canon, et il est pourtant neuf heures du soir. Il faut que la journée ait été chaude !... Ce n'est pas..... étonnant ; le prince Eugène d'un côté , M. de Catinat de l'autre..... ça fait deux fières têtes au moins , et deux têtes comme ça , ça fait remuer bien des bras ! Mais à qui sera resté la victoire ? Si je ne consultais que mon cœur , je sais bien pour qui je parierais , et mes parents aussi. Dam !... c'est tout simple , quoiqu'on tienne une auberge en Piémont , on se souvient toujours qu'on est Français d'origine.

AIR du vaudeville du *Petit Courrier*.

Mon père a gardé l' même amour
Pour le p. y. qui l'a vu naître,
Et pour la France il aiss' paraître
Son dévouement de jour en jour.
Quand i vend, n' pouvant pas mieux faire,
Une bouteille aux Piémontais,
Pour se dédommager, mon père,
En boit quatre avec les Français.

V'là pourtant comme il est ; mais arrangeons un peu cette salle.

SCÈNE II.

FLORETTE, BENETTO.

(*Ils se choquent et se font peur mutuellement.*)

FLORETTE.

Ah !

BENETTO.

Ah ! je suis mort.

FLORETTE.

Qu'est-ce qui me fait donc des peurs comme ça ?

BENETTO.

Comment ! c'est vous, Mamselle Florette ? Je vous ai pris pour un coup de canon.

FLORETTE.

C'est vous qui tombez là comme une bombe.

BENETTO.

Aussi l'on n'y voit goutte dans cette salle.

FLORETTE.

C'est vrai, je vais allumer.

BENETTO.

Ah ! c'est inutile à présent.

AIR : *Quoi qu'en dise ma mère (des Habitants des Landes).*

Venez, Mamsell' Florette,
De grâce, approchez-vous de moi ;
Toujours près d'une fillette
Je sens s' dissiper mon effroi.
Quand je prends c'te main joliette ;
Quand je suis près de ce minois genti ;
Quand j' touche à c'te coll'rette,
À c'te jou' rondelette,
Faudrait ét' ben nigaud, jarni,
Pour avoir encor peur ici.
Oh ! j' sentons ben, j' sentons jarni,
Qu'il n' faut pas avoir peur ici.

FLORETTE. (*Même air.*)

Vous ét' trop téméraire,
Monsieur, voulez-vous ben finir ?
C' que dit souvent ma mère,
Ici, je l' voyons s'accomplir.

El' me dit qu' la nuit favorise
L' projet d'un amant étourdi.
La nuit fill' ben apprise
Doit craind' mainte surprise;
Et je conclus de tout ceci
Qu'il s'ra bau de voir clair ic'.

(*Elle va allumer.*)

BENETTO.

Mamselle ! Mamselle ! où êtes-vous donc ? Est-ce que vous me laissez seul ?

FLORETTE (*après avoir allumé.*)

Sais-tu, mon pauvre Benetto, que pour un homme tu es aussi trop poltron ?

BENETTO.

Dam ! Mamselle, qu'est-ce que vous voulez qu'on soit dans des journées comme ça ? En v'là-t-il une qui compte ? On dit qu'ils se sont rejoints ce matin à la Marseille, à deux lieues d'ici, et qu'ils ne se sont quittés encore pas même pour dîner. Il est pourtant un peu tard.

FLORETTE.

Et l'on ne sait pas encore quel est le vainqueur ?

BENETTO.

Non, Mamselle, j'ai vu sur le chemin des gens qui s'enfuyaient ; ça m'a fait tant de peur, que je n'ai pas osé regarder de quel parti ils étaient.

FLORETTE.

Tu aurais eu de la peine à le voir ; la nuit est si obscure.

BENETTO.

Et une pluie avec ça qui aurait dû éteindre leur feu il y a long-temps. Mais ce Maréchal de Catinat est un vrai diable d'enfer.

FLORETTE.

Ah ! mon père qui s'y connaît, dit que c'est un fier homme de guerre que Monsieur de Catinat. Ah ! mon dieu ! je crois que v'là encore le canon. (*Il recommence.*)

DUO de Raoul de Créqui.

FLORETTE.

La peur, la peur va me reprendre.

BENETTO.

Florette, moi j'ai déjà peur.

FLORETTE.

Le canon s' fait encore entendre.

BENETTO.

Le canon s' fait encore entendre.

Ah ! comme j'ai peur !

Ah ! Florette comme j'ai peur !

FLORETTE.

De moi ne t'éloigne donc pas.

BENETTO.

Ça me casse les bras ;

Je ne puis pas

Faire un seul pas.

FLORETTE.

Au moins si j'avions là mon père !

BENETTO.

Si nous avions seul'ment vot' mère !

FLORETTE.

Est-ce fini ?

BENETTO.

Je n'entends plus rien.

TOUS DEUX.

V'là le courage qui me revient,
Et je n'ai plus peur de la guerre.
Son bruit n' m'effraye plus guère;
Mais convenez en bonne foi,
Vous avez en plus peur que moi !

FLORETTE.

Ah ! le poltron !

BENETTO.

Ah ! la poltronne !

FLORETTE.

Non, non, je n'ai pas peur.

Oui, désormais que l' canon tonne,

J' n'aurai pas la moindre frayeur !

BENETTO.

J' verrais un boulet en personne,

Que je n'aurais pas la moindre frayeur !

ENSEMBLE.

(Grand coup de canon.)

BENETTO.

Ah ! je suis mort !

FLORETTE.

Ah ! je suis morte !

ENSEMBLE.

Il aura brisé notre porte !
Tout est perdu : c'est fait de nous !
Mais non, notre peur est trop forte ;
Il s'éloigne, je n'entends plus ses coups !

BENETTO.

Tu n'es pas mort ?

FLORETTE.

Tu n'es pas morte ?

ENSEMBLE.

Pent-on avoir un tel effroi ?
 J' n'ai rien vu d' si peureux que toi.
 Long-temps, long-temps je rirai de toi.

(*Le jour paraît.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES ; madame FRANCOEUR.

Mad. FRANCOEUR.

Eh bien ! eh bien ! que faites-vous donc là tous deux ?

BENETTO (*riant niaisement*).

Rien, Madame Francoeur. C'est que nous avons peur.

Mad. FRANCOEUR.

Ah ! vous avez peur, en riant apparemment. Est-ce le moment de s'amuser, quand la maison va être trop petite pour tous les gens qu'il faudra recevoir ? Vous sentez bien que tous les fuyards vont nous tomber sur les bras ; qu'il faudra donner un lit aux uns, un souper aux autres. Allons, allons, qu'on se dépêche un peu.

BENETTO.

On y va, Madame Francoeur, on y va.

FLORETTE.

C'est juste, maman, aussi nous allons tout de suite....

Mad. FRANCOEUR.

C'est que moi je suis la promptitude, la diligence même. Vraiment, vraiment, nos voyageurs seraient bien servis, si tout le monde vous ressemblait ! Mais je suis là, moi, dieu merci, et l'on s'en aperçoit.

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Ici pour la propreté
 On se croirait en Espagne ;
 On se croirait en Allemagne
 Pour les soins, l'honnêteté.
 Faut-il payer la dépense ?
 On pourrait se croire en France.
 Enfin, c'est une affluence....
 Chacun ici veut loger....
 Et tous les gens que j'héberge,
 Quand ils ont vu mon auberge,
 Ne veulent plus voyager....

BENETTO.

C'est ce qu'ils disent tous en sortant.

Mad. FRANCOEUR.

Ah ! c'est qu'il faut que tout le monde fasse son ouvrage. Tenez, dans ce moment M. Francœur est déjà occupé à faire placer deux personnes qui viennent de nous arriver.

FLORETTE.

Et sait-on quelles sont ces personnes, maman ?

Mad. FRANCOEUR.

Voyez-vous cette curiosité !... C'est la première chose que je leur ai demandée, ainsi que leur état, leur pays, d'où ils viennent, où ils vont ; mais je ne sais plus trop ce qu'ils m'ont répondu.

BENETTO.

Elle ne leur aura pas laissé ouvrir la bouche.

Mad. FRANCOEUR.

Ce n'est pas l'embarras. Il y en a un qui a une physionomie, une de ces têtes.... Enfin, M. Francœur qui a du tact, m'a dit tout bas qu'il ne serait pas étonné que ce fût un homme important.....

AIR : *Je vais tout faire préparer pour la fête (de Vol-au-Vent.)*

Allons, allons à votre ouvrage,
Dépêchez-vous de m' seconder ;
Finissez tout ce bavardage,
Sur c' point-là vous devez m' céder.

BENETTO.

Avancez donc, Mamselle Florette,
J' n'os' pas aller seul en c' moment.

FLORETTE.

Trembler à vot' âge, oh que c'est bête !
Moi j' n'ai pas peur, passez donc devant.

Mad. FRANCOEUR.

ENSEMBLE.

Allons, allons à votre ouvrage, etc.
LES DEUX AMANTS.
Où, nous allons à notre ouvrage,
D' not' mieux j'allons vous seconder.
(*A part.*)
Nous savons qu'en fait d' bavardage
Tout l' monde ici doit lui céder.

(Ils sortent du côté opposé à celui par où entrent Eugène et Francœur.)

Mad. FRANCOEUR.

Ah ! voici mon mari avec un de ces deux étrangers, et un soldat qui les accompagne.

SCÈNE IV.

FRANCOEUR, EUGÈNE, Mad. FRANCOEUR, un Soldat.

FRANCOEUR (*à Eugène qui est couvert d'un manteau*).

Entrez, entrez Monsieur le soldat. Ma femme, ma femme, tout va bien, Monsieur de Catinat est vainqueur, et moi, qui l'avais prédit, je triomphe.

EUGÈNE (*au soldat*).

Tu m'as entendu; remonte à cheval, prends un guide pour rejoindre plus sûrement l'état-major, et conduis-le promptement à cette auberge. Tu annonçeras à Monsieur de Villebrune que le maréchal de Catinat s'étant égaré prend ici quelques instants de repos; qu'il envoie un fort détachement pour lui servir de garde; pars et fais la plus grande diligence. (*Le soldat sort*.)

FRANCOEUR (*à part*).

Diable, il paraît que c'est un officier. (*Haut*). Monsieur, votre manteau est mouillé, si vous voulez permettre.

EUGÈNE (*ôtant son manteau*).

Oui, faites-moi le plaisir de m'en débarrasser.

FRANCOEUR (*à sa femme*).

Je te l'avais bien dit, c'est un officier supérieur; j'ai vu cela tout de suite.

EUGÈNE.

Ma foi, il semble que cette maudite pluie soit venue tout exprès pour protéger la fuite des ennemis.

FRANCOEUR.

(*Air du Cabaret*).

Chez les favoris de la gloire
 Craint-on de pareils accidents ?
 Monsieur, le jour d'une victoire
 Il fait toujours assez beau temps.
 La pluie en vain trouble la fête :
 Qu'en peuvent craindre des guerriers
 Qui, pour en défendre leur tête,
 Ont une forêt de lauriers ?

EUGÈNE.

Cependant je vous assure que le maréchal, qui en a fait une belle récolte, n'est pas moins mouillé que nous; son habit est dans un état !....

FRANCOEUR.

Ce sont les inconvénients de la gloire, mon officier.

EUGÈNE.

Vous paraissez tous deux joyeux de nos succès. Comment se fait-il que des habitants de ce pays ?....

Mad. FRANCOEUR.

Ah ! Monsieur l'officier, nous n'en sommes ni l'un ni l'autre. C'est de France que nous sommes venus nous y établir, il y a long-temps. C'est une histoire qu'il faut que je vous raconte....

FRANCOEUR.

Taisez-vous, ma femme, vous ne voyez pas que Monsieur est fatigué et a besoin de repos. Mon officier, seulement un petit récit de l'affaire ? C'est que, voyez-vous, j'avais fait ma bataille dans ma tête, moi. Je ne serai pas fâché de voir si le général s'est rencontré avec moi. Parlez, mon officier, parlez; pendant ce temps-là je vais tout disposer pour votre souper.

(*Il prend dans le buffet un dindon qu'il plume.*)

EUGÈNE (*à part.*)

Plaisant original ! (*Haut*) Que diable voulez-vous que je vous conte ?.... L'affaire s'est engagée.....

FRANCOEUR.

Par un mouvement de l'aile gauche, je le parie.

EUGÈNE.

Du tout, c'est l'aile droite qui a d'abord avancé.

Mad. FRANCOEUR.

Plumez, Monsieur Francoeur, plumez.

FRANCOEUR.

Eh bien ! à la bonne heure, commençons par l'aile droite. J'en aurais détaché trente mille hommes.

EUGÈNE.

Elle n'était que de quinze millé.

FRANCOEUR.

Ah ! diable ! cela dérange furieusement mes dispositions.

Mad. FRANCOEUR.

Plumez donc, M. Francoeur, plumez donc.

EUGÈNE.

Tenez, mon cher, votre femme est de bon conseil.

AIR du ménage du Garçon.

Qu'ici gibier, poisson, volaille,
Par vos soins s'apprentent pour nous :
Laissez le héros de Marseille
Gagner des victoires sans vous.
Ne l'imitiez pas, je vous prie,
Notre appétit serait trompé ;
Car à bien des gens, je parie,
Il fait faire un mauvais soupé.

FRANCOEUR.

Le vôtre sera meilleur, mon capitaine. Ah ! que ne puis-je avoir l'honneur de recevoir un jour ici Monsieur de Catinat lui-même !

EUGÈNE.

Vous ne vous en douteriez peut-être pas. Il a tant de simplicité !

Mad. FRANCOEUR.

Oui, c'est ce que l'on dit partout.

FRANCOEUR.

C'est égal, c'est égal, je le devinerais entre mille. Si je pouvais au moins avoir le bonheur de voir quelqu'un qui l'ait approché...

EUGÈNE.

Mais regardez-moi.

Madame FRANCOEUR.

Vous Monsieur, vous seriez ?...

EUGÈNE.

Eugène de Montfort, un de ses aides-de-camp.

FRANCOEUR (*le saluant.*)

Mille pardons, mon capitaine, si j'avais su plutôt... Mais qui diable pouvait deviner cela ? vous êtes encore jeune.

EUGÈNE

J'en aurai plus long-temps à vaincre sous ses ordres.

AIR : *Permettez, je vous en supplie.*

Avec éclat voulant paraître
Dans la carrière des combats,
Je sentis que du meilleur maître
Il me fallait suivre les pas.
Brûlant d'illustrer mon jeune âge
Par mes succès au champ d'honneur,
Je fus l'élève du courage,
La gloire fut mon précepteur.

FRANCOEUR.

Un jeune homme fort bien élevé ma foi , mais à propos de précepteur , quel est donc cet autre militaire qui s'est mis à écrire en arrivant ; pour qui vous paraissez avoir une déférence.... un respect ?....

EUGÈNE.

Ah ! ce militaire ? C'est le père la Pensée.

FRANCOEUR.

Le père la Pensée ? Ah ! ah ! quelque vieux major , je vois ça.

EUGÈNE (*souriant.*)

Ah quelque chose de plus.

Madame FRANCOEUR.

Qui donc , Monsieur , qui donc , je vous prie ?

EUGÈNE.

Ah ! je ne veux pas vous le nommer. Mais écoutez.

AIR : *C'est un Sorcier.*

Mo leste après une victoire,
Intrepide après un revers,
Ignorant seul toute sa gloire,
Fuyant le monde et ses travers,
Chacun propose pour exemple,
Chez l'ennemi , chez les Français,
Ses hauts faits,
Ses succès,
Ses bienfaits,

Et dans le même homme on contemple
Un héros , un sage , un soldat.

FRANCOEUR et sa femme,

C'est Catinat ! (*ter.*)

FRANCOEUR.

Eh ! oui c'est Monsieur de Catinat ; je l'avais presque deviné... Ah ! mon dieu ! mon dieu ! Et moi qui l'ai logé au second , quelle bévue ! je cours la réparer.

EUGÈNE.

Arrêtez. J'ai trahi involontairement son incognito. Songez du moins à le respecter.

Madame FRANCOEUR.

C'est entendu , c'est entendu ; il ne faut pas avoir l'air de le connaître.

FRANCOEUR.

Me croyez-vous assez mal-adroit ?.... Soyez sûr qu'il ne se doutera pas de rien , je lui dirai seulement : Monseigneur , ce n'est

pas le nommer cela.... Si j'avais su posséder le plus grand général... Diable !... Diable !... Non, ce serait lui montrer qu'il est reconnu.... Enfin, le moment m'inspirera. Oh quelle vogue ! quelle réputation ! quel relief cette aventure va me donner !

AIR : *Vaudeville du Procès.*

A l'honneur d'avoir Catinat,
Ma femme il faut que je réponde.
Mon auberge acquiert trop d'éclat,
Pour y recevoir tout le monde.
Dès demain, avis général :
« Francœur, hôtelier d'importance,
» Ne loge à pied, comme à cheval,
» Que des maréchaux de France. » (bis.)

(Il sort.)

SCÈNE V.

EUGÈNE, madame FRANCOEUR.

EUGÈNE.

Savez-vous, Madame, que votre mari à l'air d'un....

Madame FRANCOEUR.

Ah Monsieur, c'est un homme d'esprit que mon mari.

EUGÈNE.

Ce n'est pas là tout à fait ce que je voulais dire.

Madame FRANCOEUR.

On le voit bien à la manière dont notre auberge prospère, je vous le donne pour le plus hupé des aubergistes du pays.

EUGÈNE.

Je m'en rapporte bien à vous. Mais pardon, Madame, je vais écrire un petit supplément aux dépêches de M. de Catinat.

AIR : *Vaudeville de Partie Carrée.*

De la victoire il aura rendu compte ;
Mais je prévois qu'il n'aura pas tout dit ;
Il faut, je crois, qu'à mon tour je raconte
Ce qui manque dans son récit.
Je le connais, il finit sa renommée ;
Et s'il écrit seul aujourd'hui,
En détaillant les exploits de l'armée,
Il n'oubliera que lui. (ter.)

(Il sort.)

SCÈNE VI.

Madame FRANCOEUR (*seule.*)

Il est aimable ce jeune aide-de-camp !... Mais voyez si M. Francœur reviendra pour me seconder !

AIR : *Adieu, je vous fais, bois charmant.*

Tandis qu'on me voit aller, venir,
Mon mari n' fait rien dans l'auberge :
Quand j' prends tant d' soins pour l'enrichir,
A son ais' Monsieur se goberge.
Hélas ! nous avons beau crier ;
J' connois des maris par centaine,
Qui font fortune dans un métier
Où les femmes prenn' toute la peine.

SCÈNE VII.

MANFREDI, Madame FRANCOEUR.

MANFREDI (*brusquement.*)

Eh bien ! personne ici ?

Madame FRANCOEUR.

Entrez, entrez, Monsieur.

MANFREDI.

Etes-vous la maitresse de l'auberge, Madame ?

Madame FRANCOEUR.

A votre service, Monsieur ; vous êtes Français, sans doute, et ils sont tous bien venus ici, nous en avons déjà reçu aujourd'hui....

MANFREDI (*d'un air sombre.*)

Il y a des Français ici, dites-vous Madame ? Oui, Madame, je suis Français ?

Madame FRANCOEUR.

J'ai vu ça tout de suite à votre air ouvert. Ah ! ça, Monsieur, veut souper sans doute ? Benetto ! Florette !... Ces enfants là ne songent qu'à leurs amours.... C'est égal, asseyez-vous, Monsieur, je vais vous faire apporter tout ce qu'il vous fait.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

MANFRÉDI (*seul.*)

Cette femme me paraît toute dévouée aux Français. Cachons-lui soigneusement mon nom et mon rang. Si elle savait que le comte Manfrédi, l'un des ministres du duc de Savoie, est celui quelle veut bien prendre pour un des vainqueurs.... Fatale journée ! je n'ai rien à me reprocher. Manfrédi ne se bat point, il intrigue, et dans ce genre-là il a fait ses preuves. J'avais trouvé moyen de susciter à ce diable de Catinat des ennemis jusque dans la Cour de son maître. Eh bien ! cet enragé d'homme a dérouté tous mes calculs. Mais aussi comment le combattre avec les armes de l'intrigue ?

AIR : *Vaudeville de Haine aux Femmes.*

Aux vains propos des courtisans
Jamais il ne daigne répondre ;
Il est bien sûr de les confondre
Par sa valeur, par ses talents.
Toujours sur le champ de bataille
Il se rit de leurs mauvais traits,
Et n'écrit jamais à Versailles
Que pour annoncer des succès.

On vient, songeons à ne pas nous trahir.

SCÈNE IX.

MANFRÉDI, Mad. FRANCOEUR, FLORETTE.

(*Florette apportant du vin et un couvert.*)

Mad. FRANCOEUR.

Allons, allons, petite fille, que l'on mette vite le couvert de Monsieur.

FLORETTE (*bas à sa mère.*)

Quel est donc ce Monsieur-là, ma mère ?

Mad. FRANCOEUR (*bas.*)

C'est un Français, on ne peut pas le recevoir trop bien.

MANFRÉDI (*à part.*)

Vous me payerez cette réception-là, mes bons amis.

Mad. FRANCOEUR.

Voulez-vous vous mettre à table, Monsieur ?

MANFRÉDI (*d'un ton brusque.*)

Volontiers, je meurs de faim.

Mad. FRANCOEUR.

Monsieur couchera sans doute ici? Je vais faire apprêter.....

MANFRÉDI.

Ce n'est pas la peine. Je mange un morceau, et je repars de suite.

FLORETTE (*à part.*)

Tant mieux, il ne me revient pas du tout cet homme-là.

Mad. FRANCOEUR.

J'entends, j'entends, Monsieur est chargé de quelque mission importante.

MANFRÉDI.

Qu'avez-vous à me donner?... du rôti, du bœuf, du mouton?

Mad. FRANCOEUR.

Rien de tout cela; mais nous avons une bonne capilotade de lièvre.

MANFRÉDI.

Je n'en veux pas.

FLORETTE.

Une capilotade de perdreaux.

MANFRÉDI.

Encore moins.

Mad. FRANCOEUR.

Une capilotade de.....

MANFRÉDI.

Oh, diable! vous n'avez donc que de ça?....

Mad. FRANCOEUR.

Monsieur aimerait peut-être mieux notre vin? Si mon mari était là, il lui tiendrait compagnie pour boire à la santé des vainqueurs.....

MANFRÉDI.

Je n'ai pas soif.

Mad. FRANCOEUR.

C'est égal, c'est égal; Florette, servez à Monsieur. Versé par une jolie fille, ce vin-là lui paraîtra....

MANFRÉDI (*goûtant le vin.*)

Détestable,

Mad. FRANCOEUR.

Mais Monsieur ne l'a donc pas goûté?

FLORETTE.

AIR : *Robineau et Marinette.*

Je sors, pour ne pas déplaire
A c' Monsieur qu'a d' l'humeur.

(*A part.*)

Entre nous, j' crois qu' ma mère
Sur son compte est dans l'erreur.
Il m'a tout intimidée ;
Et, quoiqu'on m' trouve quequ's attrails,
Il ne m'a pas regardée :
Ça ne peut pas être un Français!

(*Elle sort.*)

SCÈNE X.

MANFRÉDI, Mad. FRANCOEUR.

Mad. FRANCOEUR.

Il paraît que M. n'aime pas la société! si la mienne le fatigue, je vais le laisser seul.

MANFRÉDI (*brusquement*).

Vous me ferez plaisir.

Mad. FRANCOEUR.

Monsieur est peut-être fâché de ce que nous ne l'avons pas assez bien reçu? nous avons pourtant eu l'honneur d'avoir ici des personnes d'un certain rang, qui ont été très-satisfaites du zèle, de l'activité, de l'intelligence qu'on a mis à les servir, et qui ne trouvaient pas notre cuisine mauvaise.

MANFRÉDI.

Ils ne vous trouvaient peut-être pas bavarde non plus?

Mad. FRANCOEUR.

Bavarde! ah, quant à ça, c'est un reproche que l'on n'a jamais pu me faire, et l'on m'a confié quelquefois des secrets.

MANFRÉDI.

Ils devaient être bien gardés.

Mad. FRANCOEUR.

Comment, Monsieur! pour qui me prenez-vous? Croyez-vous, par exemple, que j'irai dire à tout le monde que dans ce moment-ci nous avons chez nous.....

MANFRÉDI.

Eh ! que m'importe à moi qui vous avez ?

Mad. FRANCOEUR.

Que vous importe ? Apprenez , Monsieur , que ces personnes-là vous valent bien , et que Monsieur de Catinat.....

MANFRÉDI (*étonné.*)

Monsieur de Catinat ! . . .

Mad. FRANCOEUR.

Lui-même. Mais chut ! il veut garder l'incognito. Il n'a avec lui qu'un aide-de-camp.

MANFRÉDI (*à part.*)

Heureux Manfrédi ! quelle occasion pour toi !

Mad. FRANCOEUR.

Ce qui me chagrine , c'est que nous ne le posséderons pas long-temps. Demain , à la pointe du jour , il va nous quitter. Ah ! Monsieur , si vous pouviez le retenir ici.

MANFRÉDI.

Soyez tranquille ; je me charge de l'arrêter ici.

Mad. FRANCOEUR.

C'est bien aimable à vous ; mais j'y pense , il sera charmé de voir un de ses officiers. Je vais vous annoncer.

MANFRÉDI.

Eh non ! eh non ! j'avais une autre destination ; il serait très-mécontent de me savoir ici. Gardez-vous bien même de lui parler de moi. Il me verra quand il en sera temps. (*A part.*) Allons prévenir mes gens. J'ai cinquante hommes dans le village voisin , dans une heure il est à nous. (*Il va pour sortir.*)

Mad. FRANCOEUR.

Monsieur ! Monsieur ! mais vous oubliez.....

MANFRÉDI (*lui jetant sa bourse.*)

Voilà ma bourse.

Mad. FRANCOEUR.

Il faut que je vous rende.

MANFRÉDI.

Gardez tout. D'ailleurs je reviendrai.

Mad. FRANCOEUR.

AIR du vaudeville du *Secret de Madame.*

Mais vous n'avez rien voulu prendre,
Et par vous tout fut dédaigné.

- MANFRÉDI.

Oh ! croyez bien qu'à vous entendre,
 Madame, j'ai beaucoup gagné.
 Excusez ma brusque franchise,
 A présent tout charme mes goûts,
 Et tantôt vous serez surprise
 De ce que je prendrai chez vous.

Mad. FRANCOEUR.

Puisque vous m' défendez d' vous rendre,
 C' t' avis-là n' s'ra pas dédaigné.
 Pour vous plaire, j' consens à prendre
 L'argent que je n'ai pas gagné.

MANFRÉDI.

Oui, ne songez point à me rendre,
 L'argent doit être épargné.
 Soyez sûre qu'à vous entendre,
 Madame, j'ai beaucoup gagné.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

Madame FRANCOEUR (*seule.*)

Voilà un singulier original ! il veut partir, il reste, il est grossier, il est poli, il trouve notre vin mauvais, et il paye comme un prince. En vérité, je m'y perds ; je ne peux pas déchiffrer cet homme-là.

AIR : *C'est le meilleur homme du monde.*

Est-ce un courtisan ? non, ma foi ;
 Sa franchise devrait me surprendre.
 Ce n'est pas un homme de loi,
 Chez nous il n'a rien voulu prendre.
 G' n'est pas un gascon ; non, vraiment,
 Je trouve sa bourse trop ronde.
 Moi, j' dis qu' puisqu'il pay' si grassement,
 C'est le meilleur homme du monde.

SCÈNE XII.

FRANCOEUR, Madame FRANCOEUR.

FRANCOEUR (*accourant.*)

Ah ! ma femme ! ma femme ! je suis ravi, enthousiasmé.....
 Je viens de causer un quart-d'heure avec M. Catinat.

Mad. FRANCOEUR.

Réellement, mon ami ? et que vous êtes-vous dit ?

FRANCOEUR.

Ah ! quand je dis que nous avons causé..... Cet homme-là a toujours tant de choses dans la tête, que je ne sais trop s'il a pris garde à moi. Mais enfin je lui ai fait mon petit compliment sur sa victoire.

Mad. FRANCOEUR.

Comment, tu as eu l'indiscrétion? Ah ! que tu es bavard !

FRANCOEUR.

Que veux-tu ? c'est le moment qui m'as inspiré ; j'ai vu son habit.... encore tout mouillé ; j'ai pris là le sujet de ma harangue, je lui ai dit, *Monsieur le maréchal* :

AIR : *Il a donc fallu pour la gloire.*

Quand vos ennemis en déroute
Vous cédaient le champ des combats,
Pourquoi faut-il qu'en votre route
L'orage ait arrêté vos pas ?
Aujourd'hui leur armée entière
Succombait sans cet accident,
Car sans la pluie assurément
Ils auraient mordu la poussière.

FRANCOEUR.

Très-bien, mon ami, très-bien, et qu'est-ce qu'il t'a répondu ?

FRANCOEUR.

Oh ! rien du tout. Il est si modeste !

Mad. FRANCOEUR.

Eh bien ! est-ce que c'est là toute votre conversation ?

FRANCOEUR.

Ah ! que non, vraiment. Deux ou trois minutes après, il m'a dit, sans se retourner : « Faites-moi donner un verre de vin. »

Mad. FRANCOEUR.

Ah ! à la bonne heure !

FRANCOEUR.

Tu penses bien, ma femme, que je me suis empressé d'aller moi-même chercher une bouteille de mon meilleur.

Mad. FRANCOEUR.

Quel vin lui auras-tu donné ?

FRANCOEUR.

Du véritable, ma femme, du véritable Castel Franco, auquel je n'avais pas encore touché.

AIR : *Ma belle est la belle des belles.*

J'accours pour le verser moi-même.
De sa qualité je suis sûr :
A mon étonnement extrême
Il ne veut pas le boire pur.
L'avenir aura peine à croire
Qu'un fait semblable soit certain,
Et que le jour d'une victoire
On ait mis de l'eau dans son vin.

Ensuite il m'a rendu le verre avec une obligeance.... En vérité, ce grand homme-là n'est pas plus fier !... Nous avons bu ensemble.

Mad. FRANCOEUR.

Bah ! conte-moi donc ça, mon homme ?

FRANCOEUR.

Quand j' dis bu ensemble, c'est-à-dire, que je me suis permis derrière lui de finir la bouteille, en portant sa santé.

Mad. FRANCOEUR.

Ça lui a fait plaisir, je gage.

FRANCOEUR.

Je t'en réponds, il m'a dit, mon ami. ...

Mad. FRANCOEUR.

Il t'a dit, mon ami.

FRANCOEUR.

Il m'a dit, mon ami, faites-moi le plaisir de vous en aller.

Madame FRANCOEUR

Ah !...

FRANCOEUR.

Ah ! ma femme, ma femme, comme une conversation pareille vous anime, vous inspire, vous rend fier de vous-même ! c'est dans de pareils moments que je le sens ; je n'étais pas né pour être aubergiste.

Mad. FRANCOEUR.

C'est vrai, au moins, avec ton esprit !...

FRANCOEUR.

C'est que tel que tu me vois, ma femme, voilà le second grand homme avec qui j'ai l'avantage de me rencontrer. Dans ma jeunesse, je voyais souvent le grand Turenne.

Mad. FRANCOEUR.

Et où cela donc, mon ami ?

FRANCOEUR.

A la fenêtre de sa chambre ! je logeais vis-à-vis son hôtel, et tu sens bien qu'après s'être trouvé nez-à-nez avec deux héros, il est dur de se voir condamner à faire tourner la broche.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES ; EUGÈNE.

EUGÈNE (*portant l'habit de Catinat tout mouillé.*)

Eh ! vite, mon cher hôte ; vite un grand feu..... Pendant que le maréchal repose, il faut faire sécher cet habit. Demain, à la pointe du jour, il faudra qu'il le remette.

FRANCOEUR.

C'est juste, c'est juste ; ma femme, ranime la flamme. Diable ! je n'entends pas qu'un héros s'enrhume chez moi..... Mais comment aussi n'a-t-il que cet habit-là ?

EUGÈNE.

Tel est son caractère.

Air du verre.

Est-ce donc par un vain éclat
Qu'on fixe son rang dans l'histoire ?
On distingue assez Catinat
Sur le théâtre de la gloire.
A la ville, au camp, dans les cours,
Être sans faste est sa coutume,
Et de son rôle il a toujours
Plutôt l'esprit que le costume.

FRANCOEUR.

J'entends.

Même air.

Sa modestie et sa bonté
Font qu'en tous lieux on le renomme.
Mais en vain sa simplicité
Veut nous déguiser le grand homme ;
Sous le vêtement d'un soldat,
En le voyant chacun s'écrie :
Son habit un jour de combat
Brille bien moins que son génie.

Mad. FRANCOEUR (*qui a rallumé le feu.*)

Tenez, Monsieur l'aide-de-camp, v'là un feu superbe. . . .
mettez cet habit sur une chaise.

FRANCOEUR (*le prenant.*)

Attendez, mon officier, je vais vous éviter cette peine. Je tiens donc l'habit d'un héros, comme ça vous enflamme!.....

Mad. FRANCOEUR (*le prenant à son tour.*)

Il est tout mouillé..... prends garde, je vais le placer là; il séchera dans une demi-heure.

EUGÈNE.

AIR : *Dame, ma mère, est-ce que, etc.*

Ah ! prenez garde, Madame,
Par fois trop de zèle nuit.
L'approchant trop de la flamme,
On peut brûler cet habit.

FRANCOEUR.

Sous les boulets, la mitraille
Tantôt jouant plus gros jeu,
Il était dans la bataille
Encor bien plus près du feu.

EUGÈNE.

Vous avez raison, Monsieur Francoeur.

ENSEMBLE, *bis des deux derniers vers.*

Il était dans la bataille
Encor bien plus près du feu. (*bis.*)

FRANCOEUR.

Il me semble que si j'avais ça sur le corps, j'aurais tout de suite l'air d'un homme de génie.

Mad. FRANCOEUR.

Ah ! mon dieu, tu ne serais pas reconnaissable.

EUGÈNE.

Eh mais ! pourquoi pas ?.... Vous me faites naître une idée, cet habit sécherait bien plus vite si quelqu'un voulait l'endosser.

FRANCOEUR.

Je vous devine, mon officier. Oh ! je ne laisserai pas cet honneur à un autre. Je vais chercher de quoi compléter le costume.
(*Il saisit l'habit.*)

AIR : *Vaudeville d'Arlequin Cruello.*

Porter cet habit sur mon dos,
Ah ! quel bonheur suprême !
Vêtu comme l'est un héros,
Je crois l'être moi-même.
Oui, je le sens dans cet instant,
Mon courage va s'augmentant,
La gloire me domine ;
Je fais ma toilette, et morbleu
Je reviens m'exposer au feu,
Au feu, (*bis.*) au feu de la cuisine.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

EUGÈNE (*seul.*)

Le cher hôte me paraît assez fou, et grâce à la circonstance, il va de bonne foi se croire un homme important. Si monsieur de Catinat apprenait cette plaisanterie..... eh bien! il me pardonnerait, c'est son habitude.

SCÈNE XV.

EUGÈNE, FLORETTE, BENETTO.

FLORETTE (*entrant la première.*)

Ah! mon dieu! mon dieu!

EUGÈNE.

Le feu aurait-il pris à la maison?

BENETTO.

Ah! c'est ben pis.

FLORETTE.

Monsieur, il faut que vous sachiez que Benetto était sorti pour voir quel temps il faisait.....

BENETTO.

Du tout, Mamselle, c'était pour savoir s'il pleuvait encore.

EUGÈNE.

Eh qu'importe! au fait, au fait.

FLORETTE.

V'là qu'il s'aperçoit que la maison.... Ah! mon dieu! nous sommes perdus.

BENETTO.

Ah! tout ce qu'il y a de plus perdu.

EUGÈNE.

Finirez-vous? vous m'impatentez.

FLORETTE.

V'là qu'il trouve toute la maison entourée de soldats.

BENETTO.

Dites donc d'une arme, Mamselle, ils sont au moins une vingtaine.

EUGÈNE.

Eh ! poltron , je sais ce que c'est. Ce sont des Français que j'ai envoyés chercher.

BENETTO.

Laissez donc, des Français ! ce sont bien des Piémontais. Je connais leur uniforme, peut-être.

EUGÈNE.

Des Piémontais !

BENETTO.

D'ailleurs, est-ce que je n'ai pas reconnu ce grand escogriffe, qui est venu tantôt ici, et qui leur disait : « Mes amis, ne laissez » sortir personne, j'ai envoyé chercher les troupes réfugiées » dans le village voisin ; elles vont arriver dans l'instant. »

EUGÈNE.

Dans l'instant !

BENETTO.

Le maréchal de Catinat est dans cette maison.

EUGÈNE.

Il a dit le maréchal de Catinat.

BENETTO.

Il l'a dit comme je vous le dis là : « Le maréchal de Catinat, » je ne l'ai jamais vu ; mais comme il n'a avec lui qu'un jeune » officier, il sera facile à reconnaître, et il est à nous. »

FLORETTE (*regardant au fond.*)

Ah ! ciel ! v'là justement ce vilain homme.

EUGÈNE.

Silence, n'ayez pas l'air de l'apercevoir, et écoutez-moi bien.

FLORETTE et BENETTO.

Oui, Monsieur l'aide-de-camp.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES ; MANFRÉDI (*au fond.*)

MANFRÉDI (*à part.*)

Examinons d'abord où en sont les choses.

EUGÈNE (*à part.*)

Je conçois un projet. (*Haut.*) Oui, mes amis, il n'y a qu'un parti à prendre, M. de Catinat va venir ici.

MANFRÉDI (à part.)

Bien.

EUGÈNE.

Gardez-vous de le nommer. Ayez l'air de le prendre pour M. Francœur, le maître de l'auberge.

MANFRÉDI (à part.)

Excellente découverte.

EUGÈNE (à part.)

Allons, Eugène, une ruse de guerre. (*Haut.*) Mes amis, vous ne connaissez pas M. de Catinat; je vais vous le dépeindre.

MANFRÉDI (à part.)

Profitons de la circonstance. (*Il tire des tablettes, et écrit à mesure ce que dit Eugène.*)

EUGÈNE (à part.)

Donnons-lui le signalement de l'aubergiste au lieu de celui de Catinat. (*Haut.*)

AIR : *Grégoire ira d'abord (des Visitandines).*

Sa taille est assez mal,
Son air peu martial,
Sa démarche commune,
Chacun pourrait sous son habit
Lui soupçonner fort peu d'esprit.

MANFRÉDI (à part.)

Ah! je rends grâce à la fortune.

FLORETTE (*bas.*).

Il vous entend, songez-y bien.

EUGÈNE (*de même.*)

Vraiment c'est ce que je désire.
Mes bons amis ne dites rien,
Jusqu'au bout laissez-moi l'instruire.

(*Haut.*)

Dans ses manières un peu lourd,
Il est modeste tour-à-tour,
Et tour-à-tour plein de jactance.
Il n'a pas beaucoup d'éloquence;
Souvent sous de grossiers propos
Il veut déguiser le héros.

MANFRÉDI (à part.)

Il dicte son signalement,
Ici moi je n'ai qu'à l'écrire.

BENETTO, FLORETTE (*bas à Eugène.*)

Monsieur, Monsieur, je crois vraiment
Qu'il écrit tout c' que vous venez de dire.
C' que vous faites est imprudent,
C'est l' mettre à même de vous surprendre,

EUGÈNE (*bas.*)

Laissez-moi donc tout lui apprendre.

(*Haut.*)

Souvenez-vous bien, mes amis,
 Lorsque Catinat va paraître,
 De l'appeler d'un air surpris,
 (*A Florette.*) (*A Benetto.*)
 Vous votre père, Et toi ton maître.

FLORETTE, BENETTO et MANFRÉDI.

Il va paraître. (*bis.*)

MANFRÉDI (*à part.*)

Tous mes renseignements sont pris,
 En force je vais paraître.

BENETTO et FLORETTE.

C' que vous faites est imprudent;
 C'est l' mettre à même de vous surprendre.

MANFRÉDI.

Le hasard m'a servi, je fais un coup d'éclat;
 Sans dangers aujourd'hui je me couvre de gloire.
 Je gagne mieux qu'une victoire,
 Lorsque j'arrête Catinat. (*Il sort.*)

EUGÈNE (*à part.*)

Le hasard m'a servi, je fais un coup d'éclat.
 Aux ennemis, morbleu, j'enlèverai leur gloire.
 Je gagne mieux qu'une victoire,
 Lorsque je sauve Catinat.

ENSEMBLE.

FLORETTE et BENETTO.

Hélas! dans ce moment comme le cœur me bat!
 De tout ce que je vois, moi je ne sais que croire.
 J' voudrions, malgré toute sa gloire,
 Voir bien loin Monsieur de Catinat. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XVII.

EUGÈNE (*seul.*)

Quelle étourderie! de quoi me suis-je avisé de confier à ces gens-là qu'ils logeaient M. de Catinat!.. Mais n'y aurait-il pas quelque moyen?... (*Il ouvre la fenêtre.*) A la faveur de la lune je pourrais distinguer... Des sentinelles partout, aucun moyen d'évasion... Allons, nulle autre ressource, que d'avoir recours à la ruse que j'ai imaginée. Si ce soldat que j'ai envoyé tantôt pouvait faire diligence et nous envoyer du secours! C'est qu'il serait dur d'être fait prisonnier par les gens que l'on vient de battre. Non, non, l'heureuse étoile de Catinat ne nous abandonnera pas.

AIR : *Il me faudra quitter l'Empire!*

Nous reprendrons notre avantage,
Tout me permet de l'espérer ;
D'un succès moi je vois le gage
Dans une faute à réparer.
Si le combat pour nous a plus de charmes,
Ici l'artifice est permis. (*bis.*)
Que cette fois ce soit avec leurs armes
Que nous battions nos ennemis.

Bon, voici le maréchal de ma façon.

SCÈNE XVIII.

EUGÈNE, FRANCOEUR (*avec l'habit de Catinat, un chapeau militaire et une épée.*)

FRANCOEUR.

AIR : *Vaudeville de l'un pour l'autre.*

N'ai-je pas l'air d'un guerrier ?

EUGÈNE.

Oui, vous en avez bien la mine.

FRANCOEUR.

J'ai quitté bonnet, tablier.

EUGÈNE.

Je crois voir un chef (*à part.*) de cuisine.

FRANCOEUR.

Le grand Catinat vaut son prix,
Et nous valons aussi le nôtre ;
Et de ma tournure surpris,
Je suis sûr que les ennemis
Prendraient aisément (*bis.*) l'un pour l'autre.

EUGÈNE (*à part.*)

C'est bien ce qu'il nous faudrait.

FRANCOEUR.

Trouvez vous ça, mon aide-de-camp ? Attendez, attendez, je vais mettre un fagot, et mon habit sera sec dans un instant.

EUGÈNE (*à Francoeur qui porte le fagot.*)

Ah ! Monsieur le Maréchal, je ne souffrirai pas.

FRANCOEUR.

Laissez donc, laissez donc. Je ne tiens pas plus à l'étiquette que lui, moi. Oh ! j'ai beaucoup de rapport avec votre général.

AIR : *C'était Regnaud de Montauban.*

A combattre cent escadrons
De sang-froid, ce héros s'apprête ;
Devant vingt fourneaux, vingt poêlons,
Jamais je ne perdis la tête.
L'amour qu'a pour lui le soldat,
Pour moi chacun ici l'éprouve ;
En moi, vous voyez qu'on retrouve
Le maréchal de Catinat.

ENSEMBLE.

EUGÈNE.

Oui, sans doute, en vous je retrouve
Le maréchal de Catinat.

FRANCOEUR.

En moi, vous voyez qu'on retrouve
Le maréchal de Catinat.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES ; MANFRÉDI, et Soldats au fond.

MANFRÉDI.

Vous l'entendez, mes amis, c'est bien lui que nous tenons.

FRANCOEUR.

Que nous veulent ces gens-là ?

MANFRÉDI (*s'avançant.*)

Monsieur le Maréchal....

FRANCOEUR (*avec joie bas à Eugène.*)

Bon ! en voilà déjà un qui s'y trompe.

MANFRÉDI.

Je sais tout ce que je dois à un général de votre mérite.

FRANCOEUR (*bas à Eugène.*)

Ce sont des Piémontais qui viennent m'offrir de l'argent ; mais je suis honnête homme.

MANFRÉDI.

Il est fâcheux pour vous que le sort vous fasse tomber entre nos mains.

FRANCOEUR.

Heim ! qu'est-ce qu'il dit donc ?

MANFRÉDI.

Après la victoire que vous venez de remporter.... Mais ce sont là les hasards de la guerre.

FRANCOEUR.

Ah ! ça , Messieurs , entendons-nous , je ne suis pas le maréchal de Catinat.

MANFREDI.

Mon général , voilà une ruse de guerre qui ne vous réussira pas ; nous savons a quoi nous en tenir.

AIR du vaudeville de M. Guillaume.

De vous ici le hasard me rend maître,
Epargnez-vous un détail superflu.
(*Tirant de sa poche le signalement*)
J'ai là de quoi vous reconnaître,
Quoique jamais nous ne vous ayons vu.

EUGÈNE.

A ce discours aisément on peut croire ;
Car on sait bien que ce héros,
Dès qu'il parut dans les champs de la gloire,
Vous fit tourner le dos.

FRANCOEUR.

Que diable ! je ne suis pas un héros , moi !

MANFREDI (*parcourant ses tablettes.*)

L'air peu martial , la démarche commune... C'est cela même , allons ! M. le Maréchal , partons.

EUGÈNE (*à part.*)

Et nos soldats qui n'arrivent point !

AIR : *Morceau d'ensemble de Raoul de Créqui.*

Vous êtes notre prisonnier. (*bis.*)

FRANCOEUR.

C'est singulier.

MANFRÉDI.

Allons , marchons , pourquoi nier ?
Plus de délai , plus de débat,
C'est Catinat ! c'est Catinat !

A votre sort résignez-vous,
Maréchal , suivez-nous !

EUGÈNE (*bas à Francoeur.*)

Rien ne peut vous illustrer comme d'être arrêté pour un grand homme ; à votre sort soumettez-vous.

Madame FRANCOEUR , FLORETTE et BENETTO.

Messieurs , Messieurs , on vous trompe j' vous assure.

Vous saurez tout,
Écoutez jusqu'au bout.

MANFRÉDI et les Soldats.

Nous connaissons votre imposture.

(*A Francoeur.*)

Vous , suivez-nous,

FRANCOEUR.

De mon habit contentez-vous :
Il vaut mieux que moi , je vous jure.
Le voulez-vous ?

MANFRÉDI et ses Soldats.

Non , vous viendrez ,
Vous marcherez.

Il faut suivre nos pas ,
On ne nous trompe pas.

FRANCOEUR (à Eugène.)

Ah ! ne me laissez pas
Dans un tel embarras.

Mad. FRANCOEUR , FLORETTE , BENETTO.

On nous l'enlève , hélas !
Ah ! les méchants soldats !

EUGÈNE (à part.)

Morbleu , de nos soldats
Qui retient donc les pas ?

(On entend dehors le son de la trompette et des décharges de
mousqueterie.)

EUGÈNE.

Catinat est sauvé ! les Français arrivent ; bas les armes,
Messieurs !

SCÈNE XX.

LES MÊMES ; Officiers et Soldats français.

FRANCOEUR , FLORETTE , EUGÈNE , BENETTO ,
les Français.

Rendez-vous , perdez toute espérance ,
Vainement vous feriez résistance.

La prudence

Vous dit de céder en silence.

Quel honneur pour nous je prévoi !

Quand nous conservons à son roi ,

Comme à l'état ,

Catinat ,

Le père du soldat.

MANFRÉDI et les Soldats.

Du succès nous perdons l'espérance ,
Vainement nous faisons résistance.

La prudence

Nous dit de céder en silence.

Quel revers pour nous je prévoi !

Quand ils conservent à leur roi ,

Ce Catinat ,

Au combat ,

La terreur du soldat !

ENSEMBLE.

ENSEMBLE.

MANFREDI (*qu'on a désarmé ainsi que ses soldats.*)

Morbleu ! monsieur le Maréchal , j'ai usé de trop de ménagements envers vous , vous seriez à présent mon prisonnier.

LES FRANÇAIS surpris.

Monsieur le Maréchal !

FRANCOEUR.

Oui , oui , à présent je serai Catinat tant que l'on voudra.

MANFREDI.

Qu'entends-je ! j'ai donc été complètement joué ! n'importe ; nos troupes prendront leur revanche.

FRANCOEUR.

C'est possible , mais ne vous y accoutumez pas. (*On emmène Manfredi*) Monsieur l'aide-de-camp , convenez que j'ai joué gros jeu.

EUGENE.

C'est vrai , monsieur Francoeur ; mais pour reconnaître vos services , je vous nomme maître-d'hôtel du maréchal.

Madame FRANCOEUR.

Mon mari , maître d'hôtel ! quel honneur !

FRANCOEUR.

Maître-d'hôtel d'un maréchal ! je serai donc officier de bouche , c'est toujours tenir à l'armée par quelque chose.

SCÈNE XXI et dernière.

LES MÊMES ; BENETTO.

BENETTO.

Dites donc , monsieur l'aide-de-camp , monsieur de Catinat , qui ne sait ce que veut dire ce tapage , vous demande pour le lui expliquer ; il dit que je suis trop bête pour ça.

EUGENE.

Je vais m'y rendre dans l'instant.

FRANCOEUR.

Ah ! ça , ma femme , tu sens bien que je ne puis plus rester ici.

Madame FRANCOEUR.

Comment donc veux-tu que je fasse avec une suberge sur les bras ?

FRANCOEUR.

Fais comme tu voudras, marie ces enfants; qu'ils te secondent;
la gloire me réclame, je ne me mêle plus de ménage.

BENETTO.

Oh Monsieur Francœur, queu bonheur !

FLORETTE.

Oh mon père, queu coup de fortune !

FRANCOEUR.

Monsieur l'aide-de-camp, je crois que l'habit est sec.

EUGÈNE.

C'est bien, mon cher Francœur; au lieu del'habit du maréchal,
je vais vous faire donner sa livrée.

VAUDEVILLE.

AIR connu.

Vive, vive à jamais Monsieur de Catinat !
Vive ce maréchal, ce soutien de l'Etat !
Tout Français aujourd'hui, doit comme le soldat
Chanter vive à jamais Monsieur de Catinat !

(Tous les acteurs reprènent en chœur.)

FRANCOEUR (au Public.)

AIR de la Vieillesse d'Orienta.

Grâce à sa ruse, à mon audace,
Catinat échappe au danger !
Messieurs, daignez nous protéger,
Un autre péril nous menace.
Puis-é-je, grâce à votre appui,
Apprendre au vainqueur de Marseille,
Qu'aujourd'hui,
Je viens comme lui,
De gagner, de gagner ma bataille !

(Tous.)

Puisse-t-il, grâce à votre appui,
Apprendre au vainqueur de Marseille,
Qu'il vient aujourd'hui,
Comme lui,
De gagner, de gagner la bataille !

F I N.